

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

POLITIQUE, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Volume 13.

MONTRÉAL, MARDI 25 SEPTEMBRE, 1849.

No. 2.

MÉLANGES RELIGIEUX.

MONTRÉAL, MARDI 25 SEPTEMBRE 1849.

Études sur le Moyen-Âge

(PAR M. J. S. R., PTRE.)

Suite.

ÉTAT POLITIQUE DU MOYEN-ÂGE.

1^{ÈRE PARTIE.}

C'est cet intérêt que nous devons tous porter à l'humanité qui nous fait élever la voix pour protester contre les inculpations qu'on adresse à une partie de son histoire. On dit que le genre humain a été stationnaire ou plutôt rétrograde pendant une période de dix siècles; que dans ce long intervalle un affreux despotisme pesait sur les peuples, en même temps que la nuit obscure de l'ignorance tenait les esprits dans les ténèbres de l'erreur et des préjugés. Et cet âge n'est nommé par un mépris insultant que celui de la barbarie. Eh bien! j'ai senti retomber sur moi cette injure faite à l'humanité. En prenant l'engagement de la repousser je crois venger la noble cause de la dignité humaine et je serai heureux de rendre un témoignage de respect et souvent d'admiration à ces peuples qui furent nos ancêtres. Non, nous ne descendons pas immédiatement de barbares. Un noble sang coulait dans les veines de nos pères: notre civilisation ne date pas d'hier: nous pouvons la faire remonter bien haut: la grande famille sociale à laquelle nous appartenons a eu un passé honorable; et dans les parchemins des vieux âges nous trouvons des titres de gloire et d'illustration. A l'époque dont je me suis constituée le défenseur, l'intelligence a exercé son domaine sur la société: les sciences, les lettres, les arts ont brillé de belles conceptions de l'esprit humain. Dans ces jours il y a eu, et constamment de nobles luttes contre l'oppression. Les camps battaient alors au nom de liberté, et ce mot puissant brisait sur des drapeaux nombreux. Une grande force morale, plus grande peut-être qu'à aucune autre époque, animait la société, et si des maux comme il s'en trouve dans toutes les années font souvent gémir l'historien de cette époque, celui-ci se félicite d'avoir à décrire des scènes de bonheur et de prospérité.

Voilà, MM. la thèse que nous nous sommes engagés de soutenir. Mais elle est immense et il a bien fallu nous la partager. Chacun de nous s'est donc préparé à présenter le moyen-âge sous un point de vue spécial: mais vous le sentez, ce ne peut être qu'un aperçu bien rapide que nous allons exposer à vos regards. Dans une ou deux séances académiques, on ne peut pas dire ce qui devrait faire la matière de plusieurs volumes. Nous tenons à avertir que ce n'est point une dissertation, que pour aujourd'hui du moins, nous voulons comprendre. Nous nous tenons purement sur la défensive: nous avons entendu appeler le moyen-âge une période d'esclavage, d'ignorance et de barbarie — nous maintenons qu'une telle qualification

vient de l'ignorance de son histoire. Et à l'appui de notre opinion, nous venons présenter un ensemble de faits, qui nous paraissent propres à donner une autre idée de cette époque.

Messieurs, une exposition de faits est bien sèche par elle-même: elle ne se prête guères aux ornements de l'art oratoire: mais nous croyons qu'une déclamation, toute éloquente qu'elle fût, nuirait à notre thèse: ce n'est pas au reste ce que nous cherchons; le but de nos réunions, c'est la science. Et la vérité, dont nous croyons être les organes, la vérité, tout simple que soit son langage, a toujours droit d'être entendue.

Rien de plus opposé à la vérité que l'opinion qui nous représente le moyen-âge comme une période où le despotisme pesait de tout son poids sur les peuples infortunés et où les idées de la liberté civile et politique étaient entièrement méconnues. Loin de là, la liberté fut, à certaines époques sous quelques rapports plus respectée qu'elle ne l'est peut-être aujourd'hui. Les nations germaniques qui ont peuplé l'Europe avaient apporté des idées d'indépendance naturelle auxquelles le christianisme joignit ses maximes sur la justice, qui, appliquée à l'ordre politique, n'est que la liberté. Les conquérants barbares se sont moins immiscés dans les affaires des peuples conquis que celui qui ne se fait aujourd'hui (même dans le cas de cession pacifique (Hurtler, 3, 532)). Les provinces soumises continuèrent de se gouverner d'après leurs lois et coutumes: le droit municipal romain subsista toujours dans le midi de la France. Le gouvernement absolu n'exista nulle part. A cette époque, dit un célèbre publiciste, M. Hurter, la puissance suprême n'était pas jalouse des droits des rangs inférieurs, et ne cherchait pas à les opprimer au moyen d'une organisation sociale, construite sur une théorie artificielle, qui n'admet qu'un assemblage d'individus isolés. Le système féodal fut une nécessité des temps, et d'ailleurs une sauvegarde souvent très utile contre les invasions. Au reste il ne fut guères en usage dans toute son extension que pendant l'espace de deux siècles: l'Italie, l'Espagne, la France Méridionale ne le connurent guères. Ses effets terribles en Angleterre, lors de la conquête, furent bientôt paralysés.

Heureusement, dit Lord John Russell, il ne fut pas permis au système de pousser ses racines à une grande profondeur, et le même écrivain fait observer un grand nombre de causes diverses qui promptement firent revivre la liberté. L'ancien axiome était: le sire ne doit pas moins un vassal que le vassal au sire. Et il fallut bien que le serf ne fût pas dans un état bien malheureux, pour que M. de Chateaubriand ait pu dire: le paysan serfident-laboureur, demi-soldat, demi-berger du moyen âge était peut-être moins opprimé, moins ignorant, moins grossier que le paysan libre des derniers temps de la monarchie absolue, c'est-à-dire, sous Louis XIV et Louis XV. (Études historiques T. IV, P. 370.) On connaît l'ordonnance de Louis-le-Hutin, proclamant la liberté naturelle de tous les hommes, et abolissant le serfage dans ses états. M. Guizot, dit en parlant de cette ordonnance, que l'Empereur Alexandre n'aurait osé porter un pareil ukase en Russie.

Cette puissance des princes et des barons, qu'on nous représente comme si tyrannique et si violente, et qui le fut quelques fois en effet,

eut un contre-poids puissant dans la religion. Vous connaissez la *trêve de Dieu*, qui mit le peuple à l'abri de toute violence depuis le mercredi soir jusqu'au lundi matin. Le clergé si puissant alors, opposa un obstacle continuel à l'oppression. L'histoire du moyen-âge est remplie de faits qui ont mis cette vérité au-dessus de toute contestation. Le corps du clergé, dit M. de Chateaubriand, dans ses études historiques, était constitué de manière à favoriser le mouvement progressif. La loi romaine qu'il opposait aux coutumes absurdes et arbitraires, les affranchissements qu'il ne cessait de commander, les immunités dont ses vassaux jouissaient, les excommunications locales dont il frappait certains usages et certains tyrans, étaient en harmonie avec les besoins de la foule. Le clergé régulier était encore plus démocratique que le clergé séculier. Les ordres mendiants avaient des relations de sympathie et de famille avec les classes inférieures. Vous les trouvez partout à la tête des mouvements populaires. En chaire, ils exaltaient les peuples devant les grands et rabaisaient les grands devant les petits. Le peuple travesti en moine, put braver les puissances de la terre, et aller faire la leçon aux terribles châteaux. La liberté fut toujours dans le religieux un ardent défenseur, dont la parole ne fut presque jamais méprisée. St. Romuald forçant le digne Urséolo d'abdiquer la dignité qu'il avait usurpée, et obligeant l'empereur Othon III à faire pieds nus, un long pèlerinage, en punition de ses injustices; St. Bernard domptant par sa parole foudroyante le féroc Guillaume, duc d'Aquitaine; St. Antoine de Padoue allant reprocher sa cruauté au tyran Esselino, et le faisant trembler de tout son corps, voilà quelques traits de l'opposition du clergé aux vexations des princes; mais des faits de cette nature se lisent à toutes les pages de l'histoire du moyen âge, et montrent que rien ne fut moins libre que la tyrannie à cette époque.

Le clergé, en général, montra une indépendance admirable à résister à l'autorité perverse. Au concile de Poitiers où l'anathème était lancé contre Philippe Ier, roi de France, après la sentence fut-elle prononcée, que des hommes apostés lancèrent du haut du jubé une grêle de traits contre les évêques. Un clerc eut la tête brisée à côté des légats. Presque tous les pères demeurèrent immobiles: seulement ils ôtèrent leurs mitres. La vue de ces têtes vénérables et mes s'offrant à la mort arrêta les pierres dans les mains des assassins. Ce même Guillaume, que dompta depuis St. Bernard, avait été excommunié par l'évêque de Poitiers. Comme le pontife commençait la formule, le digne sire se leva et dit: « Je ne puis pas le sursis à lever la voix contre le despotisme. La noblesse et plus tard les communes lui adressèrent d'énergiques remontrances. Et puis la conscience des souverains faisait souvent entendre des reproches à leurs passions, y mettait un frein salutaire. Henri

II faisant pénitence au tombeau de sa victime, St. Thomas de Cantorbéry; Philippe-Auguste ordonnant de distribuer 50,000 livres parisis pour dédommager ceux auxquels il aurait pu faire quelque injustice; Richard-cœur de lion, demandant publiquement pardon de ses vices, et nombre d'autres traits de ce genre montrent que le tyranisme trouvait sous toutes les formes de puissances dignes. Le souverain n'exerçait son pouvoir qu'après avoir été sacré par l'Église. Là, il lui fallait faire, comme condition essentielle de l'obéissance qu'il pourrait exiger, un serment solennel d'observer les droits de la justice et de la religion — Serment qui lui était souvent rappelé et qui devait le ramener au devoir.

D'ailleurs les souverains se liaient souvent eux-mêmes par leurs déclarations. Charles-le-Téméraire déclare par un acte formel que les grands de son royaume pouvaient résister au roi par la force des armes, s'il requérait quelque chose d'injuste. Henri Ier, roi d'Angleterre, André II, roi de Hongrie, Léon, roi de Danemark, Alphonse III, roi d'Aragon, reconurent le même droit à leurs sujets. St. Louis rendait la justice à tout le peuple sous le chêne de Vincennes, St. Ferdinand qui ne voulait pas charger ses sujets d'impôts disait: Je crains plus la malédiction d'une seule pauvre femme que toute l'armée des Maures. Rodolphe de Hapsbourg qui ne pouvait souffrir qu'on formât l'entrée de son palais à qui ce fut, disait: Je ne suis pas empereur pour être enfermé dans une cage: ce ne sont pas des exemples iniques dans ces siècles, il s'en faut de beaucoup.

On parle de la tyrannie des princes du moyen-âge; mais combien de rois d'empereurs, j'en passe encore aujourd'hui d'aujourd'hui de justice, de vertu, d'amour pour leur peuple. Et remarquez-le, si le prince à cette époque était bon pour le mal, il était tout puissant pour le bien. Dans la longue suite des rois de France, combien de tyrans dignes de ce nom? — Un seul, Louis XI. Que de sages et glorieux monarques l'Espagne offre en compensation de Pierre-le-cruel! Si l'Angleterre et l'Allemagne nous présentent plusieurs princes violents et oppresseurs, ces pays nous font voir aussi la dignité des peuples qui se soulevaient contre une autorité tyrannique. Jamais, au moyen-âge on n'aurait pu supporter ces monstres sous lesquels Rome se courba si servilement. Tibère, Caligula et Néron sont des princes impossibles sur une terre chrétienne. Et il a fallu cet affaiblissement moral qui signale l'époque de transition du moyen-âge aux temps modernes pour qu'une grande nation ait pu se soumettre à la brutalité de maîtres, à la cruelle tyrannie, aux caprices religieux d'Henri VIII. La fierté énergique du moyen-âge n'aurait jamais consenti à se laisser théier par un tranquille asservissement à un si ignoble tyran. Ainsi, pour résumer, au moyen-âge les abus du despotisme ne furent pas à beaucoup près aussi étendus qu'on l'a voulu soutenir, et l'autorité trouva un frein puissant dans la religion et les mœurs.

TOWNSHIPS DE L'EST, NOUVELLE COLONIE DE ST. JEAN-BAPTISTE DE ROXTON.

(Suite et fin.)

MM. LES REDACTEURS.
Du village d'Iberville partent, dans toutes les directions, des routes qui conduisent aux

différents rangs du Township. Ces rangs courent toujours de l'Est à l'Ouest et sont bordés de lots de deux cents acres de terre en superficie, dont dix acres de front et vingt en profondeur. Cependant la Compagnie, pour s'accommoder aux usages canadiens à modifier une bonne partie de cette division, afin de pouvoir donner à volonté des terres de soixante acres, c'est-à-dire, de trois sur vingt, comme on les partage dans nos seigneuries. Beaucoup de ces lots ont déjà été adjugés à de nouveaux colons, depuis un an; près de quatre-vingts sont dès maintenant en la possession de leurs acquéreurs, qui y voient passer une belle récolte en ce moment. La petite Colonie que nous avons conduite là, y est prospère et pleine d'espoir et de courage. Elle compte déjà près de quatre-vingt familles résidentes, chacune avec son habitation et son petit champ. Les uns ont défriché quatre, six, d'autres huit et même douze arpents de terre. Partout où l'on a jeté une semence saine, les grains ont poussé d'une manière tout à fait remarquable. Le bled, le bled d'Inde, l'orge, les pois, les sarrasin, les patates sont à souhait. Entre autres, la ferme de Messieurs Séguin et Rocher, qui devant boulangers en cette ville, produit en ce moment une récolte à faire envie à nos meilleurs habitants des rives mêmes du St. Laurent. J'y ai mesuré moi-même des tiges de bled de cinq pieds et deux pouces de haut qui portaient des épis dignes de leur taille. Les autres grains y sont en proportion. Malheureusement, la gelée des nuits du deux et du trois courant, en ruinant la plus grande partie du sarrasin et attaquant le bled d'Inde, vient de porter un rude coup à la récolte attendue. Un autre accident non moins funeste avait déjà été cause, ce printemps, qu'un grand nombre avaient déposé en terre une mauvaise semence de bled d'Inde; et ensuite cette semence n'ayant pu être renouvelée à temps, la sécheresse est venue en ralentir considérablement la croissance. Sans ces malheurs, dans lesquels la Providence a cependant ses vues sans doute, notre petite colonie aurait récolté une bonne partie du grain nécessaire pour se rendre à la prochaine moisson. Dans tous les cas l'année d'épreuve est passée. L'œuvre de la nouvelle colonisation des Townships a fait son expérience, à Roxton, et il est heureux qu'on puisse dire qu'il y a succès et espoir pour l'avenir. L'essai, le commencement était le plus difficile. Dans cet établissement la plupart des difficultés étaient grandes et les ressources minimes. Les colons y auraient dépourvus de tout, et souvent même sans le moyen de pouvoir prendre le temps de défricher leur propre lopin de terre pour le printemps. La plupart étaient peu habitués aux travaux de la terre; et même encore à ceux du défrichement. Cependant, avec du courage, du travail, et quelques petites ressources locales, savoir: quelques piastres que les moins pauvres ont pu faire gagner aux plus pauvres; les provisions que l'on se procurait en vendant de la cendre pour faire de la potasse ou du sel destiné à faire de la potasse; puis encore et surtout les 2200 que la bienfaisante association de la propagation de la Foi y a dépensés pour la construction de la chapelle, où chacun a eu sa part d'emploi et de gain; et en même temps, la libéralité toujours féconde de Monseigneur de Montréal, on a réussi à vaincre tous les obstacles. Et voilà aujourd'hui la Colonie avec

FEUILLETON.

Un Missionnaire en Canada (en 1642)

II.

« Quand tous les Iroquois qui poursuivaient les Hurons furent revenus, après en avoir tué deux, ils nous transportèrent sur l'autre rive du fleuve, et (1) ils partagèrent entre eux le bagage des 12 canots. Il était assez considérable, car outre ce que chacun des Français apportait pour lui-même, nous avions 20 paquets qui renfermaient beaucoup d'objets d'Eglise, et pour les Missionnaires, des habits, des livres, et autres choses, que notre pauvreté chez les Hurons rendait vraiment précieuses.

« Pendant qu'ils faisaient ce partage, je baptisai ceux qui étaient suffisamment instruits. Ce nombre était un veillard octogénaire. (2) Quand ensuite on voulut le faire entrer dans un canot pour suivre les autres, il dit à

(1) Ce lieu d'après un ancien manuscrit, devait être près de Sorel. Les Iroquois selon leur coutume gravent sur les arbres l'histoire de leur triomphe. A l'aide de ces lignes grossières et hiéroglyphiques, ils faisaient connaître le nombre et la qualité des captifs. Il était facile d'y distinguer le P. Jogues parmi les autres. Les chrétiens qui trouvaient peu après ce triste monument voulurent en perpétuer et en sanctifier le souvenir en élevant une croix au même lieu. Il était juste que l'étendard des protestants marquât la route de ces héros de la Foi.
(2) Il se nommait Ondouterron.

ses bourreaux: « A mon âge, comment puis-je aller dans un pays lointain et étranger? Non, je mourrai ici: sur son refus, il reçut le coup de la mort, là où il venait d'être baptisé.

« Les Iroquois poussèrent un grand cri de joie, comme des vainqueurs maîtres de leur proie, et nous firent prendre avec eux le chemin (1) de leurs pays. Nous étions 22 captifs; car trois d'entre nous, avaient reçu la mort.

« Avec la grâce de Dieu, nous avons vraiment beaucoup souffert dans ce voyage, qui dura 13 jours, entr'autres choses la faim, la chaleur, les menaces, et la haine cruelle des sauvages et de très vives douleurs de nos plaies encore ouvertes et envenimées, et où maussaient déjà des vers.

« Ils trouvaient bien leur barbarie quand nous voyant épuisés par 5 ou 6 jours de marche, ils approchaient de nous de sang-froid, pour nous arracher les cheveux et la barbe, et enfouir profondément leurs ongles toujours très aigus, dans ces parties du corps les plus délicates et les plus sensibles à la moindre piqûre: mais mon cœur souffrait bien plus encore, quand je considérais cette marche funèbre de chrétiens, parmi lesquels se trouvaient 5 anciens néophytes, et les principaux soutiens de l'Eglise naissante des Hurons.

« Une ou deux fois, je l'avouerai avec simplicité, je ne pus retenu mes larmes; j'étais affligé de leur sort et de celui de mes compa-

gnons, et l'avenir me remplissait d'inquiétude. Je voyais en effet les Iroquois mettre une barrière au progrès de la foi chez un grand nombre d'autres peuples, à moins d'un secours tout spécial de la divine providence. Le 8 du mois nous rencontrâmes une bande de 200 sauvages qui allaient en guerre (1). Ils nous accueillirent avec le préjugé qu'il faut prélever à la guerre par la cruauté, et que celle-ci est la mesure du succès de l'autre. Ils rendirent d'abord grâce au soleil, qu'ils regardent comme le Dieu des combats, et célébrèrent leurs compatriotes par une bruyante décharge de fusils. Alors ils coupèrent tous des bâtons dans la forêt voisine, pour se mettre en état de nous recevoir. Aussitôt que nous eûmes mis pied à terre, ils se rangèrent en deux haies et nous accablèrent tellement de coups que me trouvant le dernier, et par là même plus exposé, je tombai accablé par leur nombre et leur cruauté, au milieu du chemin pierreux qui conduisait à la colline sur laquelle ils avaient élevé un théâtre. Je m'attendais à mourir au milieu d'un pareil traitement. Aussi, soient faiblesse, soit lâcheté, je ne me relevai pas. « Dieu seul pour l'amour et la gloire de qui il est honorable et doux de souffrir ainsi, connaît combien de temps et avec quelle barbarie ils me frappèrent. Poussés par une cruelle compassion, ils s'arrêtèrent enfin pour m'amener vivant dans leur pays. Ils me portèrent sur le théâtre, à moitié mort, et tout couvert de sang.

(1) Ils étaient plus armés dans une partie de la Lac Champlain.

« Je respirais à peine, lorsqu'ils m'ordonnèrent de descendre pour m'accabler d'injures, d'opprobres, et d'une infinité de coups sur la tête, les épaules et sur tout le corps. Je ne finis pas, si je voulais raconter tout ce que nous eûmes à souffrir, nous autres Français. Ils me brûlèrent un doigt et on broyait un autre avec leurs dents. Ceux qui l'avaient déjà été furent disloqués avec violence, de telle sorte que maintenant encore après leur guérison, ils sont horriblement difformes. Le sort de mes compagnons ne fut pas meilleur.

« Dieu nous fit bien voir qu'il prenait soin de nous, et qu'il nous éprouvait, et non nous décourageait. Un de ces sauvages qui ne respirait que le sang et la cruauté, s'approche de moi, qui me tenais à peine sur mes jambes et me saisissant le nez d'une main, il se prépare à me le couper avec un grand couteau, qu'il tenait dans l'autre. Que faire? Personne ne me venait en aide. Je me fis un petit feu, j'ai tendis immobile, me contentant de penser intérieurement un cri vers le ciel. Mais retenu par une force surnaturelle, il s'arrêta au moment de couper. Un quart d'heure environ après, il revint de nouveau à moi, comme s'il se reprochait sa timidité et sa lâcheté, et se mit en devoir d'exécuter son dessein, mais se sentant encore repoussé par une puissance invisible, il se retira. C'en était fait de moi. S'il m'eût mutilé, car les sauvages ne laissent pas la vie, à ceux qui sont dans cet état. Je fus ramené à mes gardiens, après tous les autres, et la nuit étant bien avancée. Il fallut la passer dans de grandes souffrances et sans

nonriture, dont j'étais presque entièrement privé depuis plusieurs jours.

« Mais ce qui rendait ces douleurs plus sensibles, c'était de voir exercer les mêmes cruautés envers les chrétiens Hurons, et traiter même plus mal encore le bon Eustache (1). Ils lui coupèrent en effet les deux pouces et par la plate de la main gauche il enfonçèrent jusqu'au coude un bâton très-aigu. Il supporta cette douleur avec un courage héroïque et chrétien. Le lendemain nous rencontrâmes encore d'autres canots de guerriers, qui coupèrent quelques doigts à nos compagnons. Pour nous, nous en fûmes quittes pour la crainte.

« Le dixième jour vers midi, nous laissâmes les canots (2), et nous mîmes 4 jours pour faire à pied le reste du voyage. Aux fatigues ordinaires, se joignit celle de porter les bagages: mais je fus ménagé, soit à cause de ma faiblesse, soit à cause du peu de cas que j'en paraissais faire. (Car j'étais plein d'orgueil jusque dans la captivité et en présence de la mort.)

« La faim se faisait toujours sentir de plus en plus, car nous n'avions pas de provisions. Nous avions ainsi passé trois jours, et le 4^e quand les habitants du village vinrent à notre ren-

(1) Eustache Abatisiori.
(2) Ils étaient arrivés à l'extrémité du Lac Baptiste plus tard par le même P. Jogues Lac St. Sacrement et nommé aujourd'hui Lac George. Il y avait environ 30 lieues de là au 1^{er} village des Iroquois Agniers. Les Hurons comme les Anglais ont appelés Mohawks.

PAGE

MANQUANTE

bâtir à 20 pour cent au-dessous du prix coûtant... mais j'ai entendu parler de plus grands sacrifices que celui-là... Avec de l'argent, quelle fortune on pourrait faire en spéculant ! Dans les magasins, cependant, tout est très-cher ; les déboursés, la commission, etc., leur reviennent à beaucoup, et les loyers qu'ils paient sont énormes qu'il faut bien qu'ils fassent payer cher pour les couvrir.

On peut toujours faire de l'argent ici d'une manière ou d'une autre. Un homme m'a dit hier que ses recettes étaient généralement de \$70 à \$80 par jour, et qu'il avait fait samedi dernier \$110 ; ce jour là il avait commencé sa journée un peu plus tôt et l'avait finie un peu plus tard que de coutume. Son emploi était de charrier des marchandises à \$3 la charretée.

S'il part quelques bâtiments de Québec, ne voudriez-vous pas m'envoyer la charpente d'une petite maison, prête à monter ? Je crois qu'une qui aurait coûté de \$150 à \$200, en vaudrait ici une couple de mille.... Vous seriez surpris de voir le commerce immense qui se faisait ici déjà. On voit des charges de navires devant de petites maisons en bois.... A. V. est maintenant riche de \$20,000 à \$30,000, le tout fait depuis qu'il est arrivé ici. Il n'a pas été aux mines. M. P., me dit-il, est riche de \$300,000, par la valeur de sa propriété.... La poudre d'or circule en guise de monnaie. J'ai vu quelques beaux morceaux de métal provenant des mines sèches (dry diggings). Je suis convaincu maintenant que l'or abonde ici.

Les habitants deviennent très-régulés, c'est à dire la masse de la population. Ils ont arrêté les chiens de chasse (hounds) ; c'était des séducteurs qui commettaient toutes sortes de crimes avec impunité, volant et assassinant les gens. Ces gens appartenaient au régiment du colonel Stevenson. Pire encore ne pouvait se trouver nulle part....

DU 29 JUILLET.—Je demeure depuis quelques temps sous une tente en un lieu où quatre à cinq cents personnes sont campées. J'ai appris à faire la cuisine. J'allume un feu pour chaque repas à côté de la tente ; je fais bouillir ou griller du saumon de l'Orégon (qui est excellent) ; je fais bouillir du riz, je fais du thé ou du café, et puis je mange de grand appétit le repas que j'ai préparé moi-même. Mon camarade, homme très-comme il faut, quoi que moitié portugais et moitié chinois, lave les gamelles, etc., etc. J'aime assez ce genre de vie ; il est très-indépendant ; on n'est sujet à aucune contrainte.... Il faut que vous sachiez que nous nous passons de beaucoup de choses nécessaires à la table à diner. Les goûts cha gent ici.... J'ai payé \$10 à un docteur imberbe uniquement pour m'avoir lancé la genévive et fait sauter une dent. Il m'a prié de faire mention de lui en écrivant à mes amis ; je lui ai dit que je le ferais certainement. J'ai donné un quart de piastre pour une tasse de café ; une assiette de soupe se paye une demi-piastre ; mais en achetant quelques provisions, et faisant la cuisine soi-même, on vit fort économiquement. C'est le haut prix des loyers et du travail qui rend tout si cher ici. Un homme y peut gagner sa vie à faire ce qu'il veut, et avec les mines il se trouve dans la position du chasseur qui voit lever du gibier tout autour de lui, mais ne sait lequel choisir.

Il existe assurément ici un état de choses étonnant ; il faudrait y être pour le bien comprendre. Une foule de gens arrivent tous les jours ; quelques-uns avec un soin dans la poche mais n'importe, ils n'ont qu'à se mettre à travailler pour gagner une piastre par heure. D'autres, je le sais, viennent avec quelques centaines de piastres, et s'en vont tout de suite aux maisons de jeu pour y tout perdre.

Savez-vous que j'ai déjà pris les armes pour maintenir l'ordre dans ce pays ? Une bande de scélérats appelés « chiens de chasse » qui commettaient toutes sortes de crimes et pour qui rien n'était un sacré ni trop brutal, par une suite d'actes diaboliques, avaient exposé à tel point les gens paisibles que ceux-ci se sont assemblés et ont décidé de mettre fin à leurs brigandages. Ils s'arment, vont à la poursuite des brigands, en arrêtent un bon nombre avec leur chef, un scélérat s'il en fut jamais.

Ils s'organisent encore de justice et font son procès à celui-ci d'abord. Pendant la nuit on vient m'éveiller avec A. et on nous prie de nous rendre au palais. On craignait une tentative d'enlèvement ; on avait en vent qu'il se traitait quelque chose comme cela, et l'on recrutait des volontaires. On me mit à la main un fusil chargé, et je fis sentinelle au pignon de l'édifice pendant environ deux heures, au bout desquelles je fus relevé à ma grande satisfaction. Il était assez risible de m'entendre crier à toute personne qui approchait : qui va là ? Cependant, s'il avait été projeté quelque chose, rien ne fut tenté. On fut trop indulgent envers ce misérable ; il méritait surabondamment d'être pendu ; mais on se contenta de l'envoyer à New-York chargé fers....

On paye aux hôtels \$3 par jour pour les repas. Je pense qu'il y a au moins cinq cents tentes dressées dans un camp sur la grève. Les passagers qui arrivent tendent pour la plupart leurs tentes et font eux-mêmes leur cuisine. Je n'aime point le climat ; le vent rugit presque continuellement et fait voler la poussière et le sable ; et il y a des après-midis et des soirées froides à faire grelotter comme dans une de nos journées d'automne....

Les journées de jeu abondent, et ne déses-

plissent ni le jour ni la nuit. Vous voyez ici des hommes gagner de \$7 à \$20 par jour, et le soir s'asseoir en foule et les perdre dans ces lieux. Peu de gens ont le moyen de vivre dans des maisons, et comme les vieillards sous les tentes sont très-froides, on se réfugie dans ces maisons de jeu, qui sont montées, il faut le dire, avec un goût parfait. L'hôtel Parker, qui est Phôtel par excellence du lieu, se loue \$166,000 par an ! Beaucoup de joueurs y ont leurs tables. Vous vous rappelez « Tom Ponce » ? Eh bien ! j'ai vu un enfant de sa taille, habillé comme un monsieur entre deux âges, avec un collet montant et cravate blanche, perché à l'une de ces tables, jouer son argent avec autant de sang-froid qu'un vieux joueur. On joue gros jeu à ces tables : mille à la fois. J'ai vu un homme perdre \$9,800 dans une seule soirée....

Le *Courrier des Etats*, entre autres détails sur la Californie, contient le passage suivant : « Quand aux résultats, obtenus par les chercheurs d'or, sans de brillantes exceptions ils ont toujours évalués en moyenne à une once par jour. Les chaleurs rendent, il est vrai, le travail plus rude et moins productif en ce moment. On parle bien encore de quelques découvertes merveilleuses, de morceaux d'or pesant 40 onces ; le *Placer Times* en cite même un qui pèserait 25 livres. Toutefois il est facile de remarquer un grand changement de ton dans les feuilles locales, où l'on ne retrouve plus ni l'enthousiasme ni les exagérations de l'année dernière. *l'Alta California* se permet même des railleries fort significatives, à l'endroit des récits ampoulés qu'elle trouve dans les vieux journaux de New-York et de Boston.

C'est ici le lieu de dire que l'*Empire-City* a apporté à son bord une somme de \$601,153, sans compter ce que peuvent avoir les passagers et qui ne se trouve point sur le manifeste.

En somme, le seul symptôme qui trahisse d'une manière défavorable sur le tableau que nous esquissons, est l'antagonisme chaque jour croissant des races américaine, et espagnole. Par un fait digne de remarque, Français, Allemands et Portugais vive dans la meilleure intelligence avec les nouveaux propriétaires du sol. C'est uniquement contre les hommes de langue espagnole que se manifeste l'animosité de ces derniers. Déjà dans les *placers* situés sur le bras du milieu de la Rivière Américains, on a expulsé ces étrangers, en ne leur laissant, que trois heures pour préparer leur départ ; quelques-uns seulement ont obtenu le droit de continuer leurs travaux en prouvant qu'ils étoient naturalisés citoyens américains. D'un autre côté, il est vrai, les arrivages maritimes augmentent dans une proportion notable le nombre des Américains sur 3,614 individus débarqués à San-Francisco dans le mois de juillet, 3,000 environ venaient des Etats-Unis.

« Nous terminerons ce long bulletin par les lignes suivantes, empruntées à une correspondance particulière, et qui peignent avec une frappante vivacité d'expression le tableau que présente la Californie à l'œil du spectateur qui le considère de près : « Que vous dirai-je de San-Francisco, ville naissante où tout est désordre, sources de ruine ou de fortune ? Que vous dirai-je des *placers*, d'où les Américains veulent, à ce qu'il paraît, expulser les étrangers, et où l'or, quoique toujours abondant, se montre en profusion à quelques chercheurs heureux, tandis qu'il reste même invisible pour d'autres, qui s'opiniâtraient (quelques-uns jusqu'à la mort) à le découvrir. Que de misères ! Que de maladies ! Que de richesses ! Que d'ennui ! Tout cela est dans mon esprit confusion et chaos comme cette elle-même, qui s'élève avec une rapidité dont rien ne saurait donner une idée. »

« Nous terminerons ce long bulletin par les lignes suivantes, empruntées à une correspondance particulière, et qui peignent avec une frappante vivacité d'expression le tableau que présente la Californie à l'œil du spectateur qui le considère de près : « Que vous dirai-je de San-Francisco, ville naissante où tout est désordre, sources de ruine ou de fortune ? Que vous dirai-je des *placers*, d'où les Américains veulent, à ce qu'il paraît, expulser les étrangers, et où l'or, quoique toujours abondant, se montre en profusion à quelques chercheurs heureux, tandis qu'il reste même invisible pour d'autres, qui s'opiniâtraient (quelques-uns jusqu'à la mort) à le découvrir. Que de misères ! Que de maladies ! Que de richesses ! Que d'ennui ! Tout cela est dans mon esprit confusion et chaos comme cette elle-même, qui s'élève avec une rapidité dont rien ne saurait donner une idée. »

« Nous terminerons ce long bulletin par les lignes suivantes, empruntées à une correspondance particulière, et qui peignent avec une frappante vivacité d'expression le tableau que présente la Californie à l'œil du spectateur qui le considère de près : « Que vous dirai-je de San-Francisco, ville naissante où tout est désordre, sources de ruine ou de fortune ? Que vous dirai-je des *placers*, d'où les Américains veulent, à ce qu'il paraît, expulser les étrangers, et où l'or, quoique toujours abondant, se montre en profusion à quelques chercheurs heureux, tandis qu'il reste même invisible pour d'autres, qui s'opiniâtraient (quelques-uns jusqu'à la mort) à le découvrir. Que de misères ! Que de maladies ! Que de richesses ! Que d'ennui ! Tout cela est dans mon esprit confusion et chaos comme cette elle-même, qui s'élève avec une rapidité dont rien ne saurait donner une idée. »

« Nous terminerons ce long bulletin par les lignes suivantes, empruntées à une correspondance particulière, et qui peignent avec une frappante vivacité d'expression le tableau que présente la Californie à l'œil du spectateur qui le considère de près : « Que vous dirai-je de San-Francisco, ville naissante où tout est désordre, sources de ruine ou de fortune ? Que vous dirai-je des *placers*, d'où les Américains veulent, à ce qu'il paraît, expulser les étrangers, et où l'or, quoique toujours abondant, se montre en profusion à quelques chercheurs heureux, tandis qu'il reste même invisible pour d'autres, qui s'opiniâtraient (quelques-uns jusqu'à la mort) à le découvrir. Que de misères ! Que de maladies ! Que de richesses ! Que d'ennui ! Tout cela est dans mon esprit confusion et chaos comme cette elle-même, qui s'élève avec une rapidité dont rien ne saurait donner une idée. »

« Nous terminerons ce long bulletin par les lignes suivantes, empruntées à une correspondance particulière, et qui peignent avec une frappante vivacité d'expression le tableau que présente la Californie à l'œil du spectateur qui le considère de près : « Que vous dirai-je de San-Francisco, ville naissante où tout est désordre, sources de ruine ou de fortune ? Que vous dirai-je des *placers*, d'où les Américains veulent, à ce qu'il paraît, expulser les étrangers, et où l'or, quoique toujours abondant, se montre en profusion à quelques chercheurs heureux, tandis qu'il reste même invisible pour d'autres, qui s'opiniâtraient (quelques-uns jusqu'à la mort) à le découvrir. Que de misères ! Que de maladies ! Que de richesses ! Que d'ennui ! Tout cela est dans mon esprit confusion et chaos comme cette elle-même, qui s'élève avec une rapidité dont rien ne saurait donner une idée. »

« Nous terminerons ce long bulletin par les lignes suivantes, empruntées à une correspondance particulière, et qui peignent avec une frappante vivacité d'expression le tableau que présente la Californie à l'œil du spectateur qui le considère de près : « Que vous dirai-je de San-Francisco, ville naissante où tout est désordre, sources de ruine ou de fortune ? Que vous dirai-je des *placers*, d'où les Américains veulent, à ce qu'il paraît, expulser les étrangers, et où l'or, quoique toujours abondant, se montre en profusion à quelques chercheurs heureux, tandis qu'il reste même invisible pour d'autres, qui s'opiniâtraient (quelques-uns jusqu'à la mort) à le découvrir. Que de misères ! Que de maladies ! Que de richesses ! Que d'ennui ! Tout cela est dans mon esprit confusion et chaos comme cette elle-même, qui s'élève avec une rapidité dont rien ne saurait donner une idée. »

Chronique des Melanges.

La Chronique continue à être bien pauvre, bien que la chaleur ait disparu aussi bien que le choléra, et que nous ayons en ce moment du temps frais et quelques mariages dans le grand monde, comme l'on dit à Paris. Néanmoins contentons-nous de ce que nous avons, et recueillons les faits tels qu'ils nous parviennent.

Durant la semaine qui vient de finir, Kingston a été en réjouissances et plaisirs. Mercredi et jeudi étoient en effet les deux jours de l'exhibition annuelle de la Société d'Agriculture du Haut-Canada. Outre cela, il y a eu des lectures sur l'Agriculture, une régatta publique, une course de chevaux, une procession de pompiers à la hauteur des flambeaux, une revue des troupes, des concerts, etc. En un mot, les bons Kingstoniens se seront crus un instant dans les charmes élysées des priens, puis, pour couronner la fête ils ont dû faire une abondante récolte d'écus que n'ont pas manqué de laisser tomber les milliers d'étrangers présents dans leur ville.

Durant ce temps, Montréal continue à être dans un *stagnatio* accablant. Le commerce y est sans activité et le sera ainsi probablement jusqu'à l'ouverture de la navigation, alors que nous pourrons commencer librement avec tout le monde excepté peut-être avec les Etats-Unis. Car il faudra sans doute user envers eux de représailles, et leur dire : « Vous ne voulez pas nous donner la réciprocité de commerce, eh bien ! vous ne naviguez pas dans notre fleuve. » En attendant la paix n'est pas troublée et le chef-actuel de police paraît faire son devoir avec activité. Cela n'empêche pourtant pas l'incendie d'exercer encore des ravages parmi nous. C'est ainsi que vendredi vers quatre heures le feu a été aperçu dans les dépendances de la maison d'un M. Phillips sur la rue St. Urbain. Grâce aux efforts des pompiers les flammes n'ont consumé que ces dépendances, après toutefois avoir bien endommagé une grande maison de pension, qui se trouvait vis-à-vis ; je ne sais pas s'il y

avait quelque assurance d'effectuée. Mais ce que je sais c'est que le *Pilot* et le *Miner* donnent bien à entendre que le siège du gouvernement est irrémédiablement perdu pour Montréal. Le *Herald* estime qu'il sera la pour cette ville une perte d'au moins £150,000 par an ! Et je pense que ce n'est pas exagéré. On ne sait pas encore où va être la nouvelle capitale.

Néanmoins tous les journaux traitent ce sujet longuement dans leurs colonnes, et ils font leurs conjectures, et se donnent tous pour des prophètes et puis de vrais. Par chance qu'ils ont un autre sujet qui attire aussi leur attention ; car leurs prophéties n'auraient plus de fin. Ce second sujet, c'est le creusement du lac St. Pierre. Les uns prétendent qu'avant £25,000 on peut compléter le travail qui a déjà coûté £70,000 ; les autres disent que c'est un travail inutile ou qui ne servira qu'à Montréal. Pour ma part je ne vois pas que ce soit une raison de ne pas faire un ouvrage, parce qu'il est utile à Montréal ; et je crois que les journalistes devraient tous se donner la main pour procurer le développement des richesses du pays et faciliter les communications intérieures, prenant garde que le meilleur mode soit toujours suivi, et qu'on ne diffère pas une entreprise parce qu'elle est dans l'intérêt d'une partie du pays plutôt que dans celui d'une autre.

Ce mot de « communications intérieures » rappelle à ma mémoire quelques chiffres d'une correspondance du *Morning Chronicle* de Québec. C'est au sujet du chemin de fer projeté entre la Pointe Lévi et Melbourne, et dans la construction duquel, comme je l'ai déjà dit, Québec a un intérêt des plus grands. Le correspondant fait voir que la distance de la Pointe Lévi à Melbourne étant de 80 milles, le coût de ce chemin se monterait à la somme de \$2,096,000, sur le pied de £6,550 par mille, qui est le prix payé actuellement par la compagnie du chemin de fer de Portland. Les citoyens de Québec prendraient pour \$200,000 de parts, la ville donnerait sa garantie pour \$324,000, les contracteurs prendraient pour \$524,000 de parts, et la Province (d'après l'acte récent) donnerait sa garantie pour le reste ou \$1,048,000. Le correspondant termine par dire qu'il n'a aucun doute que les contracteurs pour le chemin de fer de Portland ne voudraient contracter à ces conditions, et il est certain que la ligne pourrait être en opération d'ici à trois années ! S'en-t-il donc dit que Québec n'aurait pas eu cette circonstance, et qu'une œuvre aussi utile pour l'ancienne capitale ne trouvera pas de la main de celle-ci assez de partisans pour la faire valoir ? C'est ce qu'on verra prochainement, puisque les journaux de Québec de samedi rapportent que le conseil de ville a résolu de convoquer, le 4 octobre, une assemblée des citoyens de Québec, pour savoir s'ils consentent à ce que le conseil émette des lois de la cité au montant de £103,000 pour faciliter la construction de ce chemin de fer.

En attendant, et pendant que nous sommes sur les *railroads*, prenons en esprit celui que l'on se propose de construire entre Montréal et Prescott, et allons voir ce qui s'est passé à Brockville. Mes lecteurs doivent en effet savoir que les toriers des comtés de Leeds et de Grenville ont fait tout en eux pour convoquer une assemblée monstre de tous les habitants de ces deux comtés et les faire prononcer contre le ministère. Or, il appert aujourd'hui qu'après des efforts inouïs et de nombreux émissaires envoyés de tous côtés, environ 600 personnes se sont rendues aux sollicitations torières, ont tenu une assemblée, et ont déclaré Lord Elgin et le Ministère incapables de gouverner ! Ils ont sans doute voulu dire que Ogle Cowan et autres orateurs seraient bien plus propres à devenir les chefs du peuple ; mais ils n'ont fait que montrer, par leurs gestes et leurs résolutions, que le parti tori continue sa longue agonie et qu'il ne saurait recouvrer la santé. D'ailleurs, quand même on ne pourrait pas tirer une pareille conclusion, les vains efforts des toriers par tout le H. C. pour exciter la population contre Lord Elgin seraient la pour corroborer mon avis.

Tout cela néanmoins n'empêche pas les adversaires du gouvernement actuel de le dire incapable, et le *Herald* en particulier croit prouver l'incapacité des ministres en reprochant sans cesse à ceux-ci le Bill d'indemnité. Dans sa feuille d'hier, il annonce que ce Bill-là va coûter £465,759 à la province, et que c'est là l'acte des libéraux. Le candidat journal écrit-il que la honnêteté apparente avec laquelle il parle en cette occasion va tromper un seul lecteur ? Qui se dé trompe ; tout le monde sait très-bien que ces £465,759 sont une dépense qu'ont ensée à la province les horribles déprédations des volontaires de '37 et '38, qui suivent en cela les *exorbitantes* conseils du *Herald* et de ses amis.

Pendant que j'en suis sur le chapitre des toriers, je ne manquerais pas de dire que M. Loyd de Québec se présente pour succéder à M. Daly dans la représentation de Mégantic. Mais il paraît que M. Bristow, un des Rédacteurs du *Pilot*, va essayer de la lui disputer ; tous les libéraux de Mégantic voteront pour lui et il aura sans doute la majorité.

Maintenant je termine une chronique par consigner ici dans l'ordre que je les apprendis les faits suivants :

NOUVELLE EGLISE.—Les citoyens catholiques de la Pointe Lévi viennent de pétitionner S. G. l'Archevêque de Québec pour obtenir une nouvelle Eglise vis-à-vis la Ville de Québec, l'Eglise actuelle ne suffisant plus aux besoins de la population toujours croissante.

GRAND INCENDIE.—Il y a eu à Québec samedi matin sur le Cap un incendie qui y a détruit une vingtaine de maisons. La perte est estimée à £25,000.

GASPE.—Les récoltes dans le District de Gaspé sont magnifiques. Le blé, l'orge et l'avoine surtout y sont en abondance et de la meilleure qualité.

SUSPENSION D'UN JUGE.—Le juge Sims a été suspendue à Terrebonne de ses fonctions, parce qu'il a refusé de remplir une partie de ses fonctions, avec le salaire réduit qu'il a accepté.

L'EMPIRE D'HAITI.—Faustin Soulouque, Président d'Haïti, s'est fait proclamer Empereur, à la façon de Napoléon (l'autre). Il s'est aussi couronné de sa propre main, comme le grand capitaine, et il a adressé à son peuple une proclamation qu'il termine par le cri de « Vive l'Empire d'Haïti un et indivisible. » Il se propose, dit-on, de faire une tournée de princes, ducs, comtes, etc.

CHARLES-EDOUARD.
25 Septembre 1849.

Projet de construction de l'Eglise St. Pierre, dans le faubourg Ste. Marie dit faubourg Québec.

Les Catholiques du populeux faubourg Ste. Marie dans la cité de Montréal, sentant le besoin d'avoir une église au milieu d'eux et ne pouvant par eux-mêmes faire les frais d'une construction si considérable, s'adressent avec confiance à toutes les personnes charitables de ce pays, qui sont capables de les aider dans une entreprise qui a pour but la gloire de la Religion et le salut des âmes.

En conséquence il est proposé de faire un emprunt sans intérêt de cinq mille livres Cours Actuel de la Province, par sommes de cinq livres même cours, dix livres ou même plus, suivant le désir des prêteurs. Chacun des prêteurs versera la somme qu'il aura prêtée, entre les mains du Révérend Père Jean Claude Léonard, Prêtre Oblat, avant le premier novembre mil-huit-cent-quarante-neuf et sur ce versement le dit Révérend Père Léonard donnera à chacun des prêteurs pour et au nom de sa Grandeur Monseigneur Ignace Bourget Evêque de Montréal, une reconnaissance contenant promesse de la part du dit Seigneur Evêque de leur rembourser à chacun la somme ainsi par eux prêtée, et ce aux conditions ci-dessous.

Chacun des reconnaissances ci-dessus mentionnées portera un numéro. Une année après que l'église aura été bâtie et livrée au Culte, commenceront le remboursement des dites reconnaissances dont quarante seront annuellement payées et remboursées aux prêteurs, et il sera loisible au débiteur d'en payer un plus grand nombre s'il en juge à propos. Pour déterminer l'ordre dans lequel les prêteurs seront remboursés, il sera fait chaque année dans la sacristie de la dite Eglise un autre lieu qui sera indiqué le lendemain de la St. Pierre, fête patronale de la dite église, un tirage au sort des différents numéros que porteront les reconnaissances ou promesses fournies aux prêteurs respectivement et les porteurs des reconnaissances dont les numéros correspondront aux numéros qui seront les premiers désignés par le tirage au sort ci-dessus, auront les premiers droits au remboursement de leurs reconnaissances ou promesses, ainsi des autres successivement chaque année. Ce tirage au sort sera en présence d'au moins quinze des parties intéressées.

Aussitôt après le tirage au sort, chaque année, on fera connaître par des avisements dans deux journaux Anglais et Français, les numéros des reconnaissances qui auront été désignées par le sort pour être remboursées.

Si comme tout le fait espérer, l'empressement pour contribuer à cette grande œuvre est en rapport avec son importance, l'Eglise sera commencée dans le courant de cet Automne et l'ouvrage marchera rapidement. Un monument de la foi, dont cette œuvre attestera le concours, sera élevé, et par là même une grande multitude de personnes qui n'ont de pain ou qui seraient forcés d'aller dans un pays étranger pour gagner leur vie, auront du travail et recevront en même temps ce qui est indispensable à leurs besoins.

Le Soussigné n'engage à payer aux conditions ci-dessus la somme de

PROJET DE CONSTRUCTION DE L'EGLISE DE ST. PIERRE.
APPROBATION DU PROJET PAR SA GRANDEUR M. L'EVÊQUE DE MONTREAL.

Nous, soussigné Evêque de Montréal, après avoir mûrement examiné le projet ci-dessus, l'avons approuvé de tout notre cœur comme un moyen facile et efficace de procurer à notre ville l'établissement du précieux avantage d'une Eglise qui de vra être construite au centre d'une population fournie de gens venus de toutes les paroisses de notre Diocèse et même du Diocèse de Québec. Nous le recommandons donc à la bienveillance de nos Diocésains comme une œuvre intéressante notre Sainte Religion qui doit mettre sa gloire à multiplier ses temples dans une ville surtout où nos frères séparés déploient un si grand zèle pour augmenter le nombre de leurs chapelles. Nous leur recommandons cette bonne œuvre avec d'autant plus de confiance que nous connaissons leur dévotion pour les bienheureux Apôtres St. Paul ; et que le nouveau temple qu'il est question d'élever, sera élevé en son honneur.

A la place de l'intérêt légal, auquel les actionnaires renonceraient ; pour favoriser cette belle entreprise, ils participeront aux fruits précieux d'une messe qui se célébrera chaque mois à perpétuité dans la future Eglise, pour tous ceux qui prendront quelque action, conformément au sus-dit projet, que nous bénissons de toute l'effusion de notre cœur.

Le terrain et les bâtisses dessus construites seront hypothéquées pour sûreté du remboursement. A cette fin, nous nommons le Révérend P. Léonard, Missionnaire Oblat de Marie Immaculée, pour recevoir le montant des actions de chacun des actionnaires, et pour signer les obligations envers eux.

TIGNACIE, EVÊQUE DE MONTREAL.
Donné à Montréal le 20 Août 1849.

Nouvelles Télégraphiques.

Des lettres particulières de Washington disent que les circonstances qui ont motivé le renvoi de M. Poissin sont d'un caractère très-grave, et que le gouvernement des Etats-Unis qui a pris une attitude ferme ne reculerait pas, quoi qu'il puisse arriver. Le *Tribune* ajoute que le gouvernement français a pris un autre cause pour M. Poissin.

Le *Cambriv* est arrivé avec les derniers avis d'Europe. Maintenant que les Hongrois sont défaits, les empereurs et les rois s'occupent de river les chaînes des vaincus, dit l'auteur de la dépêche télégraphique.

Une lettre de Vienne dit que plusieurs des chefs Muggys ont été exécutés ; parmi eux sont le ministre de la justice et le général Damarich, qui avait été pendu, et l'officier fusillé. Le général Towich a été nommé à Vienne chargé de chaînes. La plus grande partie de l'armée russe a reçu ordre de marcher sur la Gallicie.

Les impériaux ont pris possession de Venise le 27 août.

Le choléra augmentait à Londres, 1,669 sont morts durant la dernière semaine ; il augmentait aussi à Liverpool, ainsi qu'à Dublin. Plusieurs hommes distingués sont morts du choléra à Paris et dans les autres parties de la France.

Vienne et Berlin sont maintenant plus maltraités que Paris. Il en mourut plus de quarante par jour à Berlin.

Le général Oudinot a officiellement annoncé son départ de Rome pour le 27 août. M. Savalli, ministre de l'Intérieur nommé par le Pape, est arrivé et s'est installé sous le contrôle des autorités françaises.

Carre des difficultés entre la France et les Etats-Unis.

M. Poissin réclame, dit-on, une indemnité pour des pertes essayées par des Français lors du bombardement de Vera-Cruz par les Américains. M. Clayton, le secrétaire d'état américain, prit l'affaire en considération, et une correspondance fut échangée il y a quelques semaines ; mais M. Poissin, dit la dépêche, insista si peu convenablement, pour ne pas dire si impérieusement, que l'affaire ayant été renvoyée au général Taylor, celui-ci demanda sur le champ le rappel de M. Poissin par le gouvernement français, qui prit la chose en main ; et M. de Tocqueville écrit par le dernier paquebot qu'il voit des erreurs des deux côtés, et refuse de rappeler M. Poissin ; sur quoi ce dernier a été renvoyé par le président ; la rumeur ajoute cependant que ce n'a été qu'après avoir écrit une autre lettre. M. Poissin a reçu son congé la semaine dernière, et a dû en être prévenu depuis quelques jours. On dit que la correspondance a été très acerbe, et l'on craint qu'elle n'amène des difficultés sérieuses entre les deux gouvernements.

NAISSANCES.
A Berthier, le 11 du courant la dame de M. P. J. Guitté, a mis au monde un fils.
A l'Assomption, le 13, la Dame de Camille Archambault, Ecr., N. P., a mis au monde une fille.
A Chambly, le 14 courant, la dame de A. Mercille, Ecr., N. P. a mis au monde une fille.
Le 15 du courant, la dame de M. G. H. Chénier, a mis au monde un fils.
Le 14 du courant, la dame de M. T. Lamotte, entrepreneur, a mis au monde un fils.
A St. George, le 19 du courant, la dame de M. J. M. Lavier, marchand, a mis au monde une fille.

MARIAGES.
En cette ville, mardi dernier, par le Rév. M. St. Pierre, Prêtre de St. Salpice, R. Belle-mare, Ecr. à Dame Anastasio St. Jean, veuf et de feu Benjamin L'Espérance, Ecr., tous deux de cette ville.
A St. Roch, le 17, par le Rév. Messire J. Bte. Labelle, Napoléon-Eugène Courteau, Ecr. M. D. a Delle, Méline Archambault.
A New-York, le 17, John Campbell, Ecr., avocat de Montréal, à Katrine, fille aînée de Alex. McGowan, Ecr., ci-devant de Montréal.

DÉCÈS.
En cette ville, le 14, Dame Ann Staton veuve de feu Simon Clarke, ci-devant lieutenant dans le corps des Voltigeurs Canadiens, âgée de 49 ans.
A Verchères, ce matin, M. Pascal Lafleur, ci-devant de Montréal âgé d'environ 35 ans.
Un Collège Jolliote, le dix du courant, M. Antoine Jodoin, de la paroisse de St. Bruno, l'âge de 23 ans.

[No. 32.]
Autre cas severe d'Asthme, dans le faubourg de St. Wictor.
M. W. Fowle écrit ainsi.—Cher Monsieur, étant depuis longtemps tourmenté d'un asthme de la nature la plus sévère, et ayant essayé différents remèdes, tous sans aucun effet, j'ai acheté de votre agent, A. Rowe, un bouteille de Baume de Cerises Sauvages, qui m'a beaucoup soulagé. J'ai continué d'employer le même remède chaque fois que la maladie a recommencé, et j'ai trouvé qu'il soulage toujours quand rien autre chose ne peut faire ; et de plus je n'ai aucun doute que si j'avais eu ce Baume de Cerises Sauvages dans les premières périodes de la maladie, j'en serais tout à fait guéri. Je le recommande avec assurance comme un remède spécifique pour toute affection de pommons.

BENJAMIN ROBINSON.
New Hampton, le 5 Avril, 1846.
Toute bouteille qui ne porte pas sur l'enveloppe la signature de I. BUTTS, doit être réputée falsifiée. Prix, une piastre la bouteille ou six bouteilles pour cinq piastres.
A vendre à Montréal par Wm. Lyman et Cie, et par John C. et Cie, rue St. Paul ; aussi par Alfred Savage et S. J. Lyman et Cie, Place d'Arme, Montréal, le 18 septembre 1849.

F. M. D.
EROME, Ecr., Avocat, rue Herminie après la rue Bleue, n° 115, rue de la Pitié, n° 115, maison de Pierre de taille entre deux maisons de briques.
Montréal, 25 septembre 1849.

